

PRÉFACE

Quand j'ai été approchée pour publier ma biographie, j'étais loin d'être convaincue que le Québec avait besoin des mémoires d'une autre politicienne! Je l'ai déjà vécue, ma vie! Et je ne suis pas du genre à m'épancher sur mon passé. Mon regard se porte plutôt vers l'avenir. On est en pleine pandémie en ce moment et ce qui me préoccupe, c'est de trouver des solutions pour venir en aide aux domaines de la restauration et de l'hôtellerie qui en arrachent.

Je revois Judith, dans mon bureau, m'expliquer l'importance de laisser une trace de mon parcours, par devoir de mémoire, et pour montrer aux jeunes femmes de sa génération et des suivantes ce qui avait été accompli. Elle me rappelait mes principaux faits d'armes et, à travers son regard, je réalisais que ce n'était peut-être pas si banal que ça. J'ai compris qu'il y avait un intérêt à placer mon histoire sous la loupe de la prochaine génération.

C'est ce qui a rendu nos conversations si captivantes. En confrontant mes souvenirs à ses perspectives d'analyse, je constatais que nous avons parfois subi des injustices sans nous en rendre compte. Nous étions beaucoup moins sensibles que les filles d'aujourd'hui! En relisant certains

articles de journaux que Judith soumettait à mon attention, je prenais conscience qu'en effet on ne laisserait pas passer ça aujourd'hui. J'ai d'ailleurs été impressionnée par son travail de documentation. Elle retraçait des événements que j'avais complètement oubliés! À travers ma vie, ce sont des pans de l'histoire du Québec, de la Révolution tranquille à aujourd'hui, qu'elle raconte. Et pour ma grande satisfaction, Judith, en journaliste aguerrie, a transmis ça dans un style très direct, vif et parfois coloré... très millénarial!

J'ai abordé la lecture avec une certaine appréhension. Relire sa vie est un exercice extrêmement troublant! En même temps, cela m'amenait à revivre des moments précieux et à voir certains événements sous un éclairage nouveau. Ce recul m'a permis d'apprécier tout le chemin parcouru. Je dois dire que j'ai eu un petit plaisir à remarquer que, la plupart du temps, l'avenir m'avait donné raison!

Je remercie d'ailleurs tous ceux et celles qui ont été interviewés pour ce livre. Leurs témoignages ont contribué à brosser un portrait dans lequel je pouvais me reconnaître et à combler quelques trous de mémoire! Je remercie aussi tous ceux et celles qui, sans être cités dans ce texte, ont façonné ma trajectoire par leur présence. Il y a des traces d'eux dans tout ce récit.

Comme j'ai toujours préservé jalousement ma vie privée et que le fil conducteur de cet essai est surtout mon parcours professionnel, l'ouvrage ne rend pas justice à l'importance de deux hommes dans ma vie: mon fils Louis-Marc, que j'aime plus que tout au monde, et André, mon socle, mon modèle d'intégrité morale. André et moi nous sommes reconnus dans la passion commune que

Préface

nous avons pour les communications et la politique. Il est le grand homme derrière la femme politique et publique que je suis.

Liza Frulla

INTRODUCTION

UNE VIE À METTRE EN LUMIÈRE

J'ai d'abord dû la convaincre. « Une bio, moi ? Mais qui est-ce que ça va intéresser ? » disait-elle, oubliant peut-être la cote d'amour dont elle jouit encore dans tous les milieux par lesquels elle est passée, y compris la télévision, où elle a gagné le cœur du grand public. Ça intéressait certainement la fille de trente-sept ans que je suis. Je savais que son parcours était impressionnant. Elle avait été la première femme journaliste à mettre les pieds dans le vestiaire du Canadien et la première directrice marketing d'une brasserie, elle avait inspiré un personnage de la série *Lance et compte*, avait dirigé la culture aux deux ordres de gouvernement. Réussir à s'infiltrer dans autant de *boys' club* force déjà l'admiration !

Pour moi, certains éléments demeuraient plus flous. J'avais douze ans lors du référendum de 1995, et bien que le *love-in* constitue mon premier souvenir politique marquant, j'étais trop jeune pour en reconnaître les différents protagonistes, dont Liza. J'ignorais le rôle qu'elle avait joué

dans les négociations de Charlottetown. Je ne savais pas qu'on lui devait l'exemption de la taxe de vente du Québec (TVQ) sur les livres, de même que les deux principaux organes de financement des arts au Québec, soit le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) et la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC). C'est pourtant majeur : tous les artistes bénéficient de ces structures ! J'ignorais surtout avec quelle fougue elle avait mené tous ces combats.

Je me doutais bien que Liza avait dû déplacer beaucoup d'air pour faire ainsi sa place aux premières loges. C'était d'ailleurs les deux titres que nous avions d'abord en tête pour cet ouvrage : « Faire sa place » ou « Aux premières loges ». Des titres un peu génériques pour rendre compte du parcours éclatant de Liza. C'est en fouillant dans les archives que j'ai pu mieux mesurer le front que ça prenait pour en accomplir autant à une époque où l'on enjoignait aux femmes de prendre leur place, sans percevoir tous les obstacles qui se dressaient devant elles.

Les femmes de la génération de Liza – qui a presque le même âge que ma mère – m'ont toujours fascinée. Elles ont pris des choses qui ne leur appartenaient pas encore, sans se poser de questions et sans y reconnaître nécessairement un exploit, sans se rendre compte que ça bousculait les mœurs. Quand je lui parlais d'articles qui m'apparaissaient injustement durs à son endroit, Liza me répondait, sans une once de rancune, que c'était l'époque.

On la traitait alors de diva, de princesse, de passionaria. J'ai voulu attendre avant de proposer ce titre à Liza. Une passionaria est une militante – une femme, évidemment – qui défend ses causes de manière spectaculaire et

acharnée. Qualifier Liza de passionaria était une manière plus souvent péjorative pour les journalistes de décrire la passion bouillante qui l'habitait, de réduire ses opinions politiques à des états d'âme. Je m'imaginai devoir la convaincre que ce titre serait une façon de se réapproprier l'insulte et d'en faire la qualité ayant caractérisé l'ensemble de son parcours. C'est vrai que Liza peut s'avérer sanguine quand vient le temps de défendre des causes, les deux principales étant les artistes et le caractère distinct de la nation québécoise. Il me semble que ce sont là des sujets pour lesquels il est noble de déchirer sa chemise.

À force de lire au sujet de ses fameuses colères et de son ego apparemment démesuré, notamment dans les articles témoignant de son passage en politique provinciale, j'appréhendais de plus en plus le moment où j'allais enfin lui soumettre le fruit de mon travail, de même que le titre que j'avais en tête. Sa réputation allait-elle se confirmer? Finalement, j'ai senti que j'obtenais son approbation à mesure que je lui fournissais des chapitres. Elle gagnait aussi mon admiration en acceptant avec un détachement remarquable les éléments plus douloureux de son histoire, sans demander de les atténuer. Quant au titre, je n'ai pas eu à la convaincre de quoi que ce soit. C'est elle qui, un matin, m'est arrivée avec cette suggestion! Une telle coïncidence faisait paraître toute autre proposition insignifiante.

Au fil de nos entretiens – et de ceux que j'ai eus avec ses principaux collaborateurs et nombreuses amies –, j'ai découvert une femme bien différente des clichés qui ont servi à la dépeindre au fil des ans. On dit que l'histoire est écrite par ceux qui l'ont dominée et qu'elle reflète ainsi leur point de vue. Ça vaut aussi pour l'histoire récente et celle

LIZA FRULLA

qui est en train de s'écrire. La composition des salles de rédaction façonne assurément notre récit collectif. Il suffit de regarder trente ans en arrière pour mesurer combien la pensée dominante des années 1990 faisait encore des politiciennes des êtres émotifs et parfois même ridicules.

Et c'est ainsi qu'un homme « dirigeait fermement ses dossiers » tandis que sa collègue « piquait des crises ». Certes, Liza est émotive, passionnée, elle sait s'affirmer. Ça en a fait une politicienne à la fois efficace et marquante. Et c'est assez beau à voir, d'un point de vue de biographe ! En tout cas, ça fait d'excellentes histoires à raconter.

Judith Lussier

1.

RENDEZ-VOUS AVEC LE MONDE

« C'est moi ! » La petite tête frisée qui vient de lever spontanément la main pour se porter volontaire comme hôtesse affectée à la salle de presse des Championnats du monde de cyclisme, c'est notre sujet. Liza Frulla. Hébert à l'époque. Elle ne connaît rien au vélo de route. Elle n'a jamais mis les pieds dans une salle de presse. Mais ce n'est pas ça qui fera rater à la jeune mère son rendez-vous avec le grand monde ! Non madame !

Liza avait toujours rêvé d'être journaliste. Un rêve complètement inaccessible pour une jeune femme d'origine italienne sans contacts et sans mentor. Dans les années 1960, il n'existe aucune formation en communications, encore moins en journalisme. Pour exercer ce métier, à l'époque, on fait sa rhéto, on étudie en sciences politiques, ou encore en droit, comme René Lévesque. Petite, Liza admirait ce sympathique monsieur qui expliquait des concepts parfois compliqués, armé de sa baguette devant un immense tableau à l'émission *Point de mire*. « Je ne

comprenais rien à ce qu'il disait, mais je l'écoutais de A à Z!» se souvient-elle. Se retrouver au cœur de l'action, voir le monde, le décrire, communiquer : le rêve ! En levant la main, ce matin d'été 1974, Liza se rapproche un peu de ce rêve. Notez qu'elle ne dit pas quelque chose du genre : « Je pourrais le faire », ni un vague « Moi, j'aimerais ça ». Elle lance : « C'est moi ! » Volontaire, déterminée, convaincue d'être moulée pour l'emploi, chargée d'une assurance qui la suivra tout au long de son parcours professionnel.

L'événement est d'envergure pour Montréal. Il s'agit de la première édition de ce championnat international à l'extérieur de l'Europe. Si les Québécois ne connaissent pas grand-chose au cyclisme, la curiosité, elle, est au rendez-vous. L'Expo 67 a aiguisé cet attrait pour la nouveauté. Quand les cyclistes du monde entier débarquent avec leurs cuisses de béton et leurs vélos aérodynamiques, toute l'attention médiatique est rivée sur eux. Sur eux et sur les déboires qu'a connus la construction du vélodrome, qui ne sera pas prêt à temps. À la place, les athlètes sont invités à compétitionner sur une piste temporaire installée à l'Université de Montréal, ce qui crée un véritable casse-tête pour les hôtes chargées de les diriger dans la ville, de s'occuper de leurs moindres besoins. Quant à Liza, elle, elle est affectée au bien-être des journalistes : les mettre en contact avec les athlètes, leur fournir des tables, des machines à écrire, des lignes téléphoniques, bref, tout ce dont un journaliste peut avoir besoin en 1974 !

Comme la poignée d'hôtes embauchées pour l'occasion, Liza travaille sept jours sur sept et dort peu durant l'événement. Il s'agit d'une période de travail très intense, en quelque sorte d'une préparation générale pour les Jeux

1. Rendez-vous avec le monde

olympiques que Montréal s'apprête à accueillir deux ans plus tard dans des circonstances tout aussi chaotiques. Mais la jeune Liza, qui n'a jamais été en contact avec l'univers médiatique avant ce jour, s'en sort avec brio. Les journalistes l'adorent et les responsables de l'organisation la remarquent. Lorsque les épreuves cyclistes prennent fin, Liza retourne à son rôle de mère, mais il n'est pas question pour elle de revenir à l'enseignement, sa première vocation. Le monde l'appelle. Et en 1974, le monde commence par une tournée canadienne.

Entre 1974 et 1976, les préparatifs olympiques suivent leur cours. Sporadiquement, les hôtessees qui se sont fait la main lors des championnats de cyclisme sont sollicitées pour participer à différentes campagnes de promotion, comme présenter la maquette du village olympique aux dignitaires ou mettre en valeur la fameuse loterie olympique, qui frappe l'imaginaire avec son gros lot de... un million de dollars! Elles seront plus de mille durant l'été 1976, mais pour l'instant, l'organisation compte sur une dizaine d'ambassadrices de confiance pour représenter Montréal d'un océan à l'autre, sous la direction de l'es-crimeuse olympique Sigrid Chatel.

Liza fait partie de ce noyau dur. Avec son amie Claude St-Jean, elle sillonne le Canada, découvre les vrais cow-boys du Stampede de Calgary, admire les eaux claires du lac Louise, constate l'avancement de la construction de la Tour CN, à Toronto. Au cours de ces tournées promotionnelles, les deux femmes fréquentent des endroits aussi sélects que Le Reine Elizabeth, mais surtout, elles côtoient d'importants dignitaires, comme l'organisateur des jeux de Montréal, Roger Rousseau, ou Michael Morris, aussi

connu sous le nom de Lord Killanin, président du Comité international olympique, et, bien entendu, le maire de Montréal, Jean Drapeau, qui est de toutes les conférences de presse. Avec les nombreuses grèves qui compliquent le déroulement des travaux d'infrastructure, le maire Drapeau tient une conférence de presse toutes les semaines, pour faire le point. Liza et ses consœurs sont sollicitées pour accueillir les journalistes et répondre à leurs besoins.

Présent en outre lors de plusieurs voyages de reconnaissance, Drapeau est près des hôtesse. Il leur accorde une considération dont peu de jeunes femmes de vingt-sept ans peuvent se vanter à l'époque. Elles ont l'occasion d'avoir des discussions avec lui et de montrer de quel bois elles se chauffent. Liza est comme un poisson dans l'eau dans ces interactions sociales qui en intimideraient plus d'une.

Ses aptitudes sociales compensent largement le fait qu'elle ne soit pas issue d'un milieu bourgeois qui aurait expliqué cette aisance avec les politiciens et autres dignitaires. Elle sait tenir une conversation. C'est une naturelle. Une naturelle qui se faufile ainsi dans les positions les plus convoitées pour une hôtesse. Si des événements tels que l'Exposition universelle de 1967 et les Jeux olympiques ont marqué la jeunesse des baby-boomers, Liza, elle, ne se contente pas de regarder la parade. Elle veut être dans la parade. On la retrouve ainsi en 1975, à l'inauguration de l'aéroport de Mirabel, à serrer la main du premier ministre Pierre Elliott Trudeau¹. Né et mort dans la controverse, le nouvel aéroport construit pour accueillir les athlètes du monde entier promet de faire de Montréal une plaque tournante internationale.

1. Rendez-vous avec le monde

À la veille des Olympiques, Liza est nommée cheffe hôtesse de la délégation canadienne du village olympique, un poste prestigieux qui consiste à dorloter les athlètes de son propre pays, en compagnie du chef de délégation, l'haltérophile Maurice Allan. C'est avec une certaine ferveur patriotique que Liza s'acquitte de cette mission.

La fierté se lit sur son visage, que l'on peut voir sur la fameuse page 7 du *Journal de Montréal* – normalement consacrée aux « filles sexy »! – transformée pour l'occasion en page thématique coiffée du titre « Le sourire olympique ». Avec son uniforme rayé, sa casquette officielle et son sourire digne des dieux de l'Olympe, elle représente l'image que Montréal souhaite projeter au monde, alors qu'on s'apprête à accueillir six mille quatre-vingt-quatre athlètes, dont mille deux cent soixante femmes, de quatre-vingt-douze pays.

Conciliation rêve-raison

Les longues heures de travail, les voyages d'un bout à l'autre du pays : en lisant ces lignes, n'importe quelle femme née après 1970 se demande ce qui se passe tout ce temps-là avec Louis-Marc, né en 1973 de l'union de Liza Frulla et de Michel Hébert. La question de la conciliation travail-famille ne se pose pas de la même façon pour une mère des années 1970.

L'heure est à la libération de la femme ! Seulement une femme sur deux occupe un emploi à temps plein et la gestion domestique de celles qui travaillent n'est pas scrutée à la loupe comme elle peut l'être aujourd'hui. On n'exige pas des mères qu'elles soient sur tous les fronts, qu'elles se

réalisent professionnellement tout en s’acquittant de leurs responsabilités familiales à la perfection. Pour le moment, le féminisme a le vent dans les voiles et les contrecoups qu’il connaîtra au cours de la décennie suivante ne sont pas à l’ordre du jour.

Lorsque Claire Archambault nomme Liza Frulla-Hébert à la salle de presse, elle ignore que la candidate motivée qui se trouve devant elle vient tout juste d’accoucher. « On ne parlait pas de ces choses-là », se souvient-elle. C’est le début d’un temps nouveau, si bien que même une jeune femme issue d’une famille assez traditionnelle peut aspirer à autre chose que tenir maison. De toute façon, les Frulla comprennent rapidement qu’il sera impossible de contenir l’ambition débordante de leur fille, même s’ils l’ont élevée, comme n’importe quelle Italienne de l’époque, pour qu’elle joue son rôle de mère tout en faisant « honneur à son mari ».

Les parents de Liza Frulla sont des immigrants italiens de seconde génération. Leurs parents sont arrivés par bateau à Montréal au début du vingtième siècle, lors de la première vague d’immigration européenne, emportant les valeurs traditionnelles italiennes. D’un petit emploi à l’autre, Raphaël Frulla, le grand-père paternel, a réussi à mettre assez d’argent de côté pour fonder son commerce, Marché Raphaël & Frères, dont on peut encore voir l’enseigne typique des épicerie de ces années-là, commanditée par 7-Up, au coin des rues Villeneuve et De Bullion.

Le père de Liza, Ivo Frulla, y travaille avec son père et son oncle. Dans le Québec « steak, blé d’Inde, patates » de l’époque, les spécialités italiennes qu’ils proposent font leur renommée. Alors que, dans certaines familles, le spa-

1. Rendez-vous avec le monde

ghetti est encore considéré comme un mets exotique, on se déplace des quatre coins de la ville pour déguster la porchetta, les paninis et les fameuses saucisses italiennes à base de socs de porc du clan Frulla. Chaque semaine, Ivo Frulla consacre des heures à masser ses plus beaux morceaux de viande avec de l'ail frais pour en tirer mille livres de saucisses de première qualité.

Les femmes, elles, ne travaillent pas. Ce n'est pas faute de talent. La grand-mère paternelle de Liza, Elvira Corbelli, a été formée en haute couture dans les meilleures écoles italiennes. Ses belles-sœurs sont aussi des couturières hors pair. Avant qu'elle ne se marie, l'une d'elles est envoyée à New York pour copier les modèles présentés dans les grands défilés de mode. L'autre est une experte du perlage. À elles trois, elles peuvent concevoir des robes de mariage dignes des noces italiennes les plus somptueuses. « Être née plus tard, ma grand-mère aurait été une grande designer. Elle n'était pas faite pour être une femme de maison, c'était une femme de carrière », se souvient Liza.

Mais au milieu du vingtième siècle, ces aptitudes se contentent d'être des passe-temps. Par fierté, les maris refusent que leurs femmes travaillent. Une épouse qui travaille prouve que son mari n'est pas assez vaillant pour faire vivre sa famille. C'est la tradition. À leur défense, les Italiens n'ont pas le monopole des valeurs traditionnelles. Au début des années 1950, à peine le quart des femmes âgées de vingt-cinq à cinquante-quatre ans occupent un emploi², et plutôt par nécessité que par désir d'émancipation.

Liza grandit donc entourée de ces femmes talentueuses et inspirantes et lorsqu'elle se rend à l'école Saint-Enfant-Jésus, coin Villeneuve et Saint-Dominique, c'est toujours

tirée à quatre épingles. Avec ses vêtements calqués sur les plus récents modèles et les gâteries qu'elle peut ramasser à sa guise à l'épicerie familiale juste en bas de chez elle avant d'aller à l'école, Liza passe pour une privilégiée dans son quartier ouvrier.

Vivre au-dessus de l'épicerie comporte son lot d'avantages pour une enfant qui grandit seule. Quand les cousines débarquent, on joue au magasin dans le commerce fermé et on invente toutes sortes de scénarios. C'est toujours chez Liza que ça se passe. Non seulement parce que c'est chez elle qu'on trouve les plus beaux crayons de couleur et les meilleurs jouets, mais aussi parce que ses parents sont surprotecteurs. Ivo Frulla tient à sa fille comme à la prunelle de ses yeux.

Quant à la mère de Liza, Anna Antonacci, elle grandit dans un environnement insécurisant après avoir perdu sa mère très jeune à la suite d'une opération ayant mal tourné. Elle en gardera un caractère méfiant toute sa vie. C'est sa grande sœur, qui est presque une mère pour elle, qui lui présente Ivo. De dix ans son aîné, il s'agit d'un bon parti pour cette femme raisonnable. Mais n'allez pas imaginer un mariage de raison. Ces deux-là s'aiment comme des fous. Jusqu'aux derniers jours, Ivo parle de son mariage en disant : « Cinquante ans de bonheur, mon p'tit cœur ! »

Ils n'en demeurent pas moins des gens foncièrement raisonnables qui n'aiment pas le risque. C'est probablement pour cette raison qu'une composante primordiale du baby-boom fait défaut à Liza : la présence de frères et de sœurs. Les Frulla – par des moyens qu'eux seuls connaissent – retardent l'arrivée de leur deuxième enfant et Liza a neuf ans quand naît son petit frère, Yves.

1. Rendez-vous avec le monde

Liza est déjà grande. Bientôt, elle emprunte quotidiennement la ligne 55 vers le nord pour aller de son Mile End natal à Ahuntsic, où elle entame ses éléments latins au collège Marie-Anne. Aujourd'hui, il s'agit d'une école pour adultes, mais à ce moment, l'établissement, tenu par les sœurs de Sainte-Anne, fait l'envie de ceux et celles qui n'ont pas les notes pour le fréquenter. « Les sœurs de l'école primaire nous avaient emmenées visiter le collège et j'étais tombée en amour. C'était résolument moderne comme endroit », se souvient Liza, qui ne fera pas le trajet d'autobus trop longtemps. L'année suivante, la famille déménage avenue D'Auteuil, tout près du collège. Dans les années 1960, le quartier Ahuntsic se développe tranquillement. Avec leurs terre-pleins centraux et leurs maisons unifamiliales, la Grande Allée et l'avenue D'Auteuil sont les rues chics du quartier, et assurément un symbole de l'ascension sociale des Frulla.

Liza aurait pu choisir de poursuivre ses études en anglais, comme la plupart de ses cousines. Dans ces années-là, les Italiens ne se posent généralement pas de questions : les études primaires se font en français et les études secondaires en anglais, de manière à devenir parfaitement bilingue, à maîtriser la langue des affaires, gage d'un brillant avenir. Dans les faits, ce raisonnement pragmatique en conduit plusieurs à rejoindre les rangs des anglophones.

Liza parle déjà bien anglais, la langue que son père utilise, avec l'italien, à la maison. Sa mère, éduquée chez les religieuses, s'exprime en français. Ayant grandi seule, c'est son besoin de faire partie de « la gang » qui motive davantage la petite Liza. « Quand t'es enfant unique, tu dois faire des pieds et des mains pour te faire accepter et avoir des

amis, sinon, tu restes toute seule», pense-t-elle. Et sa famille choisie, ce sont les francophones.

Les sœurs de Sainte-Anne, qu'elle adore, jouent également un rôle majeur dans sa décision. Imaginez : des femmes autonomes, érudites, passionnées, qui consacrent leur vie à leur carrière ! Quels modèles ! Chaque congrégation a sa couleur. Si les sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie sont connues pour former de parfaites épouses, les sœurs de Sainte-Anne, elles, sont considérées comme plus à la page. Quant aux sœurs de Sainte-Croix, que Liza aura l'occasion de fréquenter de Belles-Lettres à Philo II, elles ont la réputation de préparer les jeunes filles à la vie moderne et au travail.

Liza était convaincue qu'elle ferait l'entièreté de son cours classique au collège Marie-Anne, tout près de la maison. Mais dans la foulée de la réforme de l'éducation lancée par la commission Parent, le collège sera cédé au secteur public et ses étudiantes se verront forcées de choisir un autre établissement pour terminer leur cours classique. Le choix logique pour les jeunes filles d'Ahuntsic était de poursuivre leurs études à Sophie-Barat ou encore à Basile-Moreau, aujourd'hui le cégep Vanier. Liza optera pour l'établissement de la ville de Saint-Laurent, où elle aura l'honneur d'être instruite par sœur Marie-Laurent de Rome, de son vrai nom Ghislaine Roquet, une jeune enseignante qui se démarque tant à l'époque qu'on la nommera membre de la commission Parent, ce qui en fera l'une des principales architectes de la réforme de l'éducation³.

Cette fameuse réforme, qui créera le ministère de l'Éducation (1964), les polyvalentes (1966), les cégeps (1967) et le réseau de l'Université du Québec (1968), engendrera une

1. Rendez-vous avec le monde

légère injustice pour Liza, qui devra terminer les huit années du cours classique, alors que les élèves de la cohorte suivant la sienne pourront sauter Philo II! Une petite iniquité pour Liza et ses camarades qui devront se taper une année de plus que les plus jeunes, mais aussi un sérieux goulot d'étranglement à la porte des universités qui devront, cette année-là, gérer un nombre supérieur d'étudiants.

Liza se passionne pour les études, mais l'été, le calme plat l'ennuie. Désespéré de la voir tourner en rond, son père accepte de l'envoyer travailler pour l'un de ses clients, M. Grenier. Transformée en condos aujourd'hui, l'usine de la rue Coloniale produit alors des sous-vêtements, que Liza s'empresse d'acheter avec sa paye. « Je n'avais pas vraiment besoin de travailler, au fond, dit-elle. Je voulais surtout me désennuyer! » Mais classer des patrons et trier des cartes professionnelles devient vite redondant quand on aspire à conquérir le monde.

L'été suivant, la vraie vie commence alors que Liza décroche un emploi d'hôtesse à l'Expo 67! Vêtue de l'uniforme officiel et arborant son plus beau sourire, elle accueille les visiteurs de l'exposition à la sortie de la nouvelle station de métro Île-Sainte-Hélène – devenue la station Jean-Drapeau. Il s'agit d'un travail payant et excitant pour une jeune de dix-huit ans. Mais lorsque M. Frulla voit sa fille au milieu de la cohue, il prend peur et sollicite ses contacts pour lui trouver un poste plus sécuritaire dans un bureau de Terre des Hommes. Liza apprendra plus tard que son père est intervenu dans son parcours professionnel. Ça sera la dernière fois qu'il met des bâtons dans les roues de son ambition!

Inspirée par les religieuses, Liza poursuit ses études à l'École normale de l'Institut pédagogique Marguerite-Bourgeoys, où elle obtient un baccalauréat en pédagogie, puis à l'Université de Montréal, où elle passe sa licence, l'équivalent aujourd'hui d'une maîtrise. L'objectif est de devenir enseignante. Ses parents l'encouragent à aller à l'université, mais c'est essentiellement dans l'optique de « faire honneur à son mari ». Puis, pour une femme, l'enseignement reste une profession accessible. Le journalisme, semble être une profession exaltante, mais faudrait pas trop rêver, quand même. Avec deux mois de vacances par année, l'enseignement est le métier idéal pour fonder une famille. La décision sage.

À peine diplômée, Liza commence à enseigner au préscolaire à l'école Gerald McShane, un nouvel établissement de Montréal-Nord. Ce n'est pas « plate », dans la classe de M^{lle} Liza, qui n'hésite pas à prendre toutes sortes d'initiatives, outrepassant à l'occasion ses prérogatives. Partir seule avec une vingtaine de bouts de chou pour aller au zoo de Granby? Pourquoi pas! Faire un feu dans un terrain vague où avaient été montés des tipis pour la semaine à thématique amérindienne? Aujourd'hui, le projet se serait arrêté à la mention de la « thématique amérindienne », mais, en 1969, c'est une petite dont le père est pompier qui apprend à la jeune enseignante qu'allumer un feu de joie au milieu de nulle part n'est pas l'activité la plus légale qui soit! « Quand on y pense, ça n'avait pas de bon sens! » reconnaît aujourd'hui l'enseignante retraitée.

Si l'on suit l'ordre attendu des choses, après les études vient le mariage. Liza Frulla devient Liza Hébert le

1. Rendez-vous avec le monde

1^{er} juillet 1972. Michel Hébert, qu'elle a rencontré à l'occasion d'un party pendant le cours classique, est un bon parti. C'est un gars drôle, sportif, indépendant, qui vient d'une bonne famille. Il a étudié à Loyola en anglais et il vient d'être diplômé de la faculté de pharmacie de l'Université de Montréal. Le mariage sera à l'image de Liza : somptueusement italien.

À peine trois mois plus tard, Liza tombe enceinte de Louis-Marc, à qui elle donne naissance le 16 juillet 1973. Un enfant était prévu, oui, mais pas tout de suite. Pas si vite. Liza a encore tellement de choses à vivre comme jeune adulte ! Les deux époux viennent tout juste d'emménager dans l'appartement au-dessus de celui des Frulla et s'acclimatent à peine à la vie de couple. Ils n'ont voyagé qu'une seule fois, après les noces. Un petit périple à Londres grâce à des billets d'avion gagnés par M^{me} Frulla. Liza est perturbée. « Je voyais des amies qui venaient d'accoucher et elles étaient ravies. Pas moi », se souvient-elle.

Aujourd'hui, on dirait probablement que la jeune mère fait une dépression post-partum. Mais dans les années 1970, ce phénomène est méconnu. Il faut vraiment filer un mauvais coton pour décider d'aller voir un psy. Les connaissances sur la santé mentale sont ténues et la psychologie est une discipline relativement récente, parfois regardée avec méfiance. Mais Liza est curieuse des nouveautés et, constatant que l'une de ses amies bénéficie des effets de la consultation, elle décide de voir un psy. En thérapie, Liza se rend à l'évidence : elle est déchirée entre ses valeurs traditionnelles qui la pressent de se ranger dans son rôle de mère et une volonté irrépessible de vivre sa vie.

Même sa mère se rend bien compte que sa fille n'est pas heureuse et qu'elle a besoin de sortir de la maison. C'est elle qui lui proposera de poser sa candidature au Comité olympique pour devenir hôtesse après avoir vu une petite annonce dans le journal. Il s'agit d'un emploi à temps partiel et elle pourra s'occuper de Louis-Marc pendant que Liza est au travail. Anna ignore alors qu'en plus d'hériter de tout un contrat de gardiennage, elle est en train de lancer sa fille à la conquête du monde.